

Ciné-Bulles

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : L'appel du Nord

Michel Coulombe

Volume 6, numéro 3, février-avril 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/34585ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1987). Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : L'appel du Nord. *Ciné-Bulles*, 6(3), 25-25.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Michel Coulombe

L'appel du Nord ■ Une fois l'an, chatouillé par le prin-

temps et attiré par l'été, le Tout-Paris cinématographique fait ses valises et descend, sur la Côte d'Azur, pour participer au Festival de Cannes, le must. Quelques mois plus tard, un mouvement inverse s'orchestre à Montréal où critiques, producteurs, acteurs et réalisateurs, ayant entendu l'appel du Nord, font un pas en direction de l'hiver et prennent l'avion pour Rouyn où se déroule le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. Ainsi est fait le Québécois qui sait qu'il se trouve plus de chaleur humaine le long du lac Noranda début novembre que dans tout le Palais cannois au mois de mai.

Le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue vieillit bien. Il a maintenant cinq ans. Le voilà respectable, établi, cité en exemple, couru et apprécié par les politiciens de tous poils, conscients d'y trouver une excellente vitrine. Il fait toujours bon d'être associé au succès. Comme le succès a ses exigences, on a, en 1986, échappant miraculeusement au moratoire sur les équipements culturels imposé par Québec, procédé à l'agrandissement du Théâtre du Cuivre, coeur du festival. Chose étonnante, alors qu'on enlaidit régulièrement les lieux publics dans la belle province, on a su transformer, pour le mieux, le Théâtre du Cuivre et en

faire une salle de spectacles accueillante et fonctionnelle.

Si la programmation du festival de Rouyn n'est pas irréprochable — on n'ouvre pas chaque année avec un **Trois hommes et un couffin** tout comme on ne peut pas toujours fermer avec un **Déclin de l'empire américain**, le travail de programmation a quelque chose de parfaitement aléatoire et les lois du hasard favorisent naturellement les grands festivals —, il faut lui reconnaître une indéniable audace et une fidélité, tout à fait exemplaire, au cinéma québécois. Pas étonnant que plusieurs réalisateurs québécois souhaitent y lancer leur film. Ou qu'on y reprenne, à contre-courant, **La Guêpe**, **Équinoxe**, **Sauve-toi Lola** et **Le Dernier Havre** qui ont connu des sorties difficiles à Montréal. En agissant de la sorte, on ne facilite pas la rencontre spectateur-film dans une région où, malheureusement, le cinéma passe essentiellement par le petit écran, une région où plusieurs films de grande qualité ne sont jamais projetés et pourraient être montrés dans le cadre du festival.

Enfin, il importe de souligner la place d'exception accordée aux courts et aux moyens métrages. Certains festivals montréalais devraient en prendre de la graine. On a pu voir en 1986 à Rouyn deux demi-heures de fiction dont la grande valeur rappelle qu'on en produit trop peu au Québec, tout le monde étant semble-t-il hypnotisé par le sacro-saint long métrage de fiction. **Le Gros de la classe** de Jean Bourbonnais, film pour enfants de style réaliste, s'inscrit dans la continuité de **Zigzags** d'André Melançon. **Transit**, qui confronte un homme sorti de prison à une liberté somme toute déstabilisante, révèle un auteur très sensible dont on peut attendre beaucoup, Richard Roy, et confirme le talent encore trop peu exploité de Michel Côté, un acteur décidément très polyvalent. ■

*Le prix du public est allé à **Bach et bottine** d'André Melançon, le prix Télébec (meilleur court ou moyen métrage) à **Sonia** de Paule Baillargeon.*